L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED
Bureau : 323 rue de Chartres, coin Conti et Chartres.
Entered at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 3 novembre 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	50	9
Midi.....	56	12
3 P. M.....	56	12
6 P. M.....	55	13

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Retour de Chine.
La Peur.
Le Monsieur aux Serins, monologue.
Monsieur Schmidt.
Une Page d'Histoire.
La Rente de Coulindrou.
Un Enlèvement.
Jim Pokker ou les affaires sont les affaires.
La Gloire.
Epitaphes Célèbres.
Choses et Autres.
Novembre, poésie.
Cuisine.
Le Clown Rouge, feuilleton du dimanche (suite).
Mondanités. Chiffons.
L'actualité, etc., etc.

LA Révolution Chinoise et les Etrangers.

L'attitude des révolutionnaires chinois reste toujours parfaite à l'égard des étrangers. Alors que le gouvernement provisoire censure les télégrammes chinois, il ne touche pas aux télégrammes étrangers et toutes les mesures ont été prises pour qu'aucune intervention des navires de guerre étrangers ne soit provoquée. La leçon de 1900 a porté ses fruits. Les révolutionnaires sentent que le conflit doit être strictement localisé entre les éléments réformistes et le gouvernement mandchou s'il doit avoir quelque chance de se dénouer en leur faveur.

Le général Li Yuang Chong, commandant l'armée révolutionnaire, a notifié aux consuls étrangers de Hankéou que son parti est prêt à reconnaître les obligations de l'emprunt et les autres engagements du gouvernement impérial à l'égard des étrangers.

Si les étrangers courent quelques risques, c'est donc plutôt de la part des troupes du gouvernement de Pékin, qui, dans leur effort pour maîtriser la révolution et reprendre Hankéou, Won-Chang, Hai-Yang, pourraient ne pas faire de distinction.

Aussi les consuls étrangers à Hankéou ont-ils demandé au corps diplomatique de faire des démarches auprès du gouvernement chinois relativement au prochain bombardement des villes révolutionnaires par les croiseurs impériaux et de proposer que des instructions soient données à l'amiral Sa Cheng Ping l'invitant à conduire ses opérations de telle manière qu'à Hankéou les établissements étrangers ne soient pas mis en danger.

Les consuls demandent que dans l'alternative contraire, avis préalable du bombardement soit donné en temps opportun et que le gouvernement s'engage à accorder des compensations pour tout dommage causé aux propriétés étrangères.

La Perfectibilité Nègre

Au moment où la colonisation de l'Afrique tropicale est passée au premier plan des préoccupations européennes, il n'est pas sans intérêt de faire remarquer qu'elle se présente dans des conditions toutes différentes et bien plus avantageuses que la colonisation de l'Amérique tropicale. Quand on les a découvertes au seizième siècle, les parties chaudes du Brésil, du Venezuela, de la Colombie et du Pérou étaient à peu près vides d'habitants. Elles le sont encore. Et cette absence de main-d'œuvre oppose des obstacles invincibles à l'exploitation de leurs richesses naturelles, et à plus forte raison à leur mise en culture. Il n'en est pas de même en Afrique. Celle-ci a la chance de posséder dans la race noire une population appropriée à son climat, qui se multiplie très rapidement dans les conditions de sécurité que lui assure la domination européenne, et qui couvre dès maintenant toutes les parties de son territoire.

Mais cette population est-elle capable de fournir un travail utile ? Ce problème n'est rien de moins que celui de l'avenir de cette partie du monde. Evidemment tant vaudra la race noire, tant vaudra l'Afrique. Malheureusement les souvenirs de la traite et de l'esclavage ont répandu sur ce sujet de tenaces préjugés. Bien des personnes de bonne foi sont encore persuadées que le nègre ne travaille que sous la menace du fouet, qu'il a besoin d'être contraint, et que par conséquent il restera toujours un médiocre travailleur. Nous ne cessons, pour notre compte, de protester contre cette erreur, qui depuis que l'Afrique est entrée en contact plus direct avec l'Europe, reçoit chaque jour les démentis les plus éclatants. Bien loin que le nègre, comme on le répète, n'aie pas de besoins à satisfaire, et par suite répugne au travail, il n'est pas de pays où le climat soit plus excessif, où l'on souffre davantage de la faim, de la soif, de la température, et où l'homme ait plus à lutter pour s'assurer un peu de bien-être que dans l'Afrique tropicale. Aussi, toutes les fois que des gains suffisants leur ont été offerts, les populations noires ont montré de remarquables aptitudes au labeur et à l'effort. Et aussi souvent que nous en trouvons l'occasion, nous rappelons la culture de l'arachide en Afrique occidentale, la culture du cacao à la Côte d'Or anglaise et l'exploitation des bois à la Côte d'Ivoire, qui ont pris une si grande extension par l'initiative des nègres stimulés uniquement par l'appât des bénéfices à faire.

A ces exemples bien connus, le colonel Thys, le créateur du chemin de fer du Congo belge, vient d'en ajouter un autre, plus significatif encore. Il raconte, dans le "Mouvement géographique", comment en quinze années il est arrivé à faire exploiter et entretenir ce chemin de fer par les noirs congolais, les blancs n'intervenant plus que pour la haute direction et le contrôle. Les tribus que traversent les 500 kilomètres de cette ligne sont assurément au plus bas degré de l'échelle humaine. Si la légende du nègre "incurablement paresseux" était fondée, c'est dans cet endroit de l'Afrique qu'elle aurait dû se vérifier. Mais le colonel Thys n'y croyait pas, et il a démontré le contraire d'une façon victorieuse.

Il commença à faire appel à la main-d'œuvre congolaise en 1896. Il ne trouva d'abord que des porteurs. On lui dit : "Vous n'en ferez jamais des terrassiers." Mais les nègres se mirent parfaitement aux terrassements. Dès 1898, il en employait 2 000. Les sceptiques dirent alors : "Vous pouvez en faire des terrassiers, mais vous ne pourrez jamais leur confier des travaux plus délicats." Mais il leur en confia quand même peu à peu. En 1907 l'administrateur, directeur de la compagnie, s'étant rendu sur les lieux, constata que "tous les ouvriers de la voie, des gares et des entrepôts étaient des indigènes." Et ces ouvriers étaient les plus commodes à manier qu'il y eût. Ils étaient liés par des contrats d'un ou deux ans. Lorsqu'une équipe avait fini son temps de service, elle présentait généralement une autre équipe pour la remplacer, de sorte que la compagnie n'avait plus guère de recrutements à faire. Aujourd'hui il y a parmi ces nègres congolais une élite assez formée pour qu'on ne craigne pas de les appeler à des emplois qui réclament une réelle intelligence. Sur 109 chefs d'équipe, 57 sont indigènes, et sur 55 postes téléphoniques, les indigènes en dirigent 19. On en fait même des machinistes. Il y en a déjà 6 sur 51. Enfin quelques nègres sont déjà assez instruits pour que l'on puisse les admettre parmi les commis. Il y en a 3 dans ce cas.

Ces résultats inspirent au colonel Thys un enthousiasme que l'on partagera. "Quand, dit-il, le long de cette voie ferrée, traversant un pays qui était complètement inconnu il y a moins de vingt-cinq ans, je voyais les noirs de la région des cataractes, couchés sur le rail, en suivre la direction d'une visée attentive pour constater les défauts des alignements, vérifier les rayons des courbes, manier le niveau pour noter les affaissements à redresser ; et quand je me rappelais que ces mêmes noirs, aujourd'hui bien nourris, bien vêtus, collaborateurs intelligents et dévoués des Européens, vivaient, avant notre arrivée, dans une insécurité complète, sans idéal, plongés dans la plus affreuse barbarie, je sentais grandir en moi l'enthousiasme pour l'œuvre coloniale, si affreuse quand elle est mal comprise, si belle, si grande et si sainte, quand l'homme civilisé y met un peu de son âme."

Par quel moyen s'est opérée cette transformation si rapide ? Par un moyen d'une simplicité merveilleuse. On a offert aux nègres des salaires assez élevés pour les tenter. Le colonel Thys reproduit des conversations tout à fait caractéristiques à ce sujet. L'un de ses interlocuteurs gagnait cinq francs par jour et la ration, et espérait être porté à six francs dans les six mois. Un autre, employé comme machiniste, et dont la machine était dans un état de propreté remarquable, gagnait sept francs par jour et la ration.

Quelle est la limite de la perfectibilité du nègre ? C'est ce que personne ne saurait dire. Mais qu'il soit perfectible, c'est ce qui ne peut plus se discuter. Des expériences comme celles que nous citons ci-dessus permettent de concevoir les plus grandes espérances sur le développement de l'Afrique noire. Avec les moyens puissants dont dispose aujourd'hui la civilisation européenne, bien peu de générations suffiront sans doute pour que la mise en valeur de ce continent fasse d'extraordinaires progrès.

L'Ecole des Fournisseurs.

Le petit roman d'aventures qui vient de se dérouler à Granville est une des plus joyeuses farces dont se composent les annales de l'escroquerie. Un inconnu débarque dans cette sous-préfecture. Il s'inscrit à l'hôtel sous le nom de Durand, rattaché à deux autres par une double particule, suivi d'une kyrielle de titres et de qualités. Il commande un déjeuner fin et retient la meilleure chambre. Après quoi il va chez le notaire et achète un château.

Si quelque honnête bourgeois voulait louer seulement pour la saison d'été une vulgaire bicoque, l'officier ministériel ou le propriétaire ne manquerait point de s'assurer de sa solvabilité. Mais l'acquéreur s'appelle M. Durand de Bellefond de Gournay : lorsqu'on a tant de noms, on doit avoir des rentes : "administrateur principal des colonies, directeur de l'Ecole supérieure des Colonies de l'Afrique orientale", ce doit être un très gros monsieur. Le vendeur n'est pas non plus un homme méprisable ; frère d'un député rien ne lui serait plus facile que de se renseigner et de savoir notamment si l'Etat se propose d'établir à Granville une Ecole supérieure des Colonies d'Afrique. Mais l'administrateur principal inspire une telle confiance qu'on lui vend séance tenante un domaine de 25 hectares pour 70,000 fr.

M. Durand de Bellefond de Gournay s'installe sans plus tarder ; il s'installe avec deux très jeunes femmes qui ne composent évidemment point le personnel enseignant d'une pépinière coloniale. Puis, revêtu d'un uniforme où s'allient étrangement le bicorne d'un sous-préfet, le dolman d'un officier et l'écharpe d'un maire, il se rend à la caserne où le poste lui présente les armes. Il va chez le caporal tailleur qu'il nomme fournisseur de l'école des Dellis ; il lui commande une douzaine de complets militaires que le caporal tailleur s'empresse de couper.

A une école il faut des maîtres et un gérant. M. Durand de Bellefond de Gournay insère des annonces dans les journaux et promet des tas d'or. Du jour au lendemain, un brave fermier arrive exprès de Bretagne et lui verse 1,500 fr., toutes ses économies, à titre de caution. Dix autres candidats sont heureux d'accepter des emplois subalternes : M. de Bellefond les habille avec les uniformes du caporal-tailleur et, entouré de cette brillante escorte, parcourt tout le pays. Le notaire, obligeant, lui prête son auto. En le voyant dans un si bel équipage, suivi d'un tel état-major, si chamarré de galons et de plumes, comment douter de son importance ? Les commerçants de Granville se disputent sa clientèle et l'honneur de lui vendre à crédit.

Sur la grille du château flotte le drapeau national : une inscription porte en belles lettres d'or les initiales R. F. et l'enseigne officielle — un peu longue — de l'école. A vrai dire, l'école n'a pas encore d'élèves : ses fournisseurs attitrés ne s'empressent pas moins d'apporter tout ce qu'on leur demande : non seulement des vêtements, des meubles et des vivres, mais jusqu'à des bestiaux et des machines agricoles, car les fonctions de M. l'administrateur débordent de la métropole et s'étendent jusqu'à l'étranger. Il a mission d'organiser en Abyssinie des haras et des fermes : on lui livre un taureau : il le revend à un boucher de Cherbourg qui le fait manger comme bœuf à l'armée française.

Ce n'est pas tout. Le gouvernement lui même devient le fournisseur de l'école des Dellis. Informé que deux wagons de poudre doivent être expédiés par la Guerre en gare de Granville, l'Ouest-Etat et la poste en avertissent M. de Bellefond, qui se fait livrer la poudre et obtient un piquet du 2e de ligne pour surveiller le débarquement. Ainsi, trois ministères, la Guerre, le Commerce et les Travaux publics, ont uni leurs concours pour se faire voler.

Il arrive aux plus habiles de commettre une faute. Parmi tant de galons que s'était offerts l'administrateur des Dellis, il lui avait paru sans conséquence d'attacher à sa boutonnière le ruban de la Légion-d'Honneur. Un commissaire de police pointilleux désira voir son brevet de chevalier, M. de Bellefond n'en avait point : ce fut le commencement de la débâcle.

La plaisanterie avait duré un mois : elle durerait encore si le colonial s'était contenté du Nicham ou de l'Ordre de Salomon. Ne rions plus de Kœpenick et de son capitaine.

Soirées Tripolitaines.

Parce que les Italiens pointent sur Tripoli le canon civilisateur, on aurait tort de croire que cette terre musulmane est en pleine barbarie. Si elle ne connaît pas encore toute la culture d'Europe, elle s'en fait du moins une idée. Sa capitale n'a point de théâtre régulier ; cependant elle n'ignore pas tout de la littérature et des arts français. Chaque année, en octobre, il s'y donne de grandes fêtes, mi religieuses et mi profanes. A cette occasion, deux musiques de régiment donnent des concerts du soir, l'une dans le parc public, l'autre devant le Casino militaire. Les Arabes s'attroupent sous les platanes voisins et, dans un religieux silence, frissonnent à la plainte magissante des tubas. Ils vont aussi s'asseoir dans les petits cafés turcs, dont chacun possède un gramophone, acheté au prix fou à quelque marchand italien ; ils écoutent avec la même gravité recueillie les opérettes viennoises et les chansons napolitaines. "Un soir, écrit un correspondant de la "Tribuna", je tombai sur un groupe d'une quarantaine d'Arabes, accroupis dans l'obscurité autour d'un phonographe. L'appareil dévida la valse de "la Veuve Joyeuse", une romance de Tosti, une de Titta Ruffo et divers autres chefs-d'œuvre. De temps en temps les auditeurs remettaient un peu de "keghbi" sur le fourneau de leurs narghilés et une légère fumée traversait un moment la fumée bleuâtre. A cette clarté, ils m'aperçurent ; mais leur attention se reporta aussitôt sur le gramophone qui entonnait "Rigoletto". Les Juifs habitant Tripoli, quand ils veulent s'amuser, vont passer la soirée ou à un café concert qui est le seul théâtre de la capitale ou à un cinématographe qui s'appelle l'Alhambra. Ils manifestent leur joie par des cris enthousiastes, contre quoi les silencieux Arabes protestent énergiquement."

L'aviation au Sahara.

Dès la fin de l'année dernière, on s'était préoccupé de créer en Algérie un centre d'aviation militaire, dont l'une des principales missions devait être de préparer la traversée des grands espaces désertiques entre les côtes africaines de la Méditerranée et les rives du Niger.

Une commission fut instituée qui, sous la direction du colonel Hirschauer devait choisir tout d'abord le point de départ du trajet aérien qui doit conduire les aviateurs à Tombouctou. Ce choix a été fixé sur Biskra, et, dans quelques jours, au commencement du mois de novembre, les lieutenants Du Hu, Laforgue et Reimbert y seront envoyés, le premier avec un monoplan et le second avec un biplan.

Ils exécuteront tout d'abord un certain nombre d'études préparatoires destinées à étudier la manière dont se comportent les aéroplanes au désert, où les observations recueillies jusqu'ici ne permettent guère encore que de soupçonner le régime des vents, notamment du "sirocco," encore peu connu. Puis ils visiteront les postes de l'Extrême-Sud susceptibles de servir d'étapes et ils les muniront de pièces de rechange, de dépôts d'essence et de médicaments.

Ce n'est qu'après toutes ces opérations préparatoires qu'ils tenteront de réaliser la traversée du Sahara, longue de 1,800 kilomètres, comportant des solitudes immenses, où les accidents de terrain sont absolument sans valeur et où ils seront obligés, pour se diriger, de se servir des méthodes de direction employées à la mer. Ils muniront d'ailleurs leurs aéroplanes d'appareils de télégraphie sans fil.

Si difficile qu'elle soit, cette tentative peut être couronnée de succès étant donné surtout qu'elle est confiée à des aviateurs d'une habileté reconnue qui, comme le lieutenant aussamite Du Hu, ont déjà effectué plus de 10,000 kilomètres au dessus des campagnes de France.

THEATRES.

TULANE.

Les deux dernières représentations de "The Echo" sont données aujourd'hui au Tulane, en matinée et le soir.

Demain soir début de la célèbre artiste française Anna Held, dans la comédie musicale "Miss Innocence".

CRESCENT.

Le célèbre ministrel Al. G. Field et sa troupe donnent aujourd'hui leurs deux dernières représentations au Crescent où ils viennent d'obtenir le plus grand succès.

Demain soir, première de "The Winning Widow".

ORPHEUM.

Le succès remporté par les artistes qui exécutent le programme de vaudeville à l'Orpheum est très grand et la jolie salle de ce théâtre est comble aux deux représentations données chaque jour.

Nouveau programme lundi.

Le général Bonilla est élu président du Honduras.

Puerto Cortez, Honduras, 3 nov.—Une rencontre décisive a eu lieu ces jours derniers à Cornayuga, entre les troupes du gouvernement et une petite armée révolutionnaire commandée par le Dr. Ochea Velasquez, membre du Cabinet du Honduras. Les révolutionnaires ont été battus et ont perdu un grand nombre d'hommes. Le Dr. Velasquez a pris la fuite et s'est réfugié au Salvador.

Cette révolution avait pour but de renverser la faction Beltran-Bonilla le jour même de l'ouverture des élections générales. Le gouvernement ayant eu vent du complot avait pris des mesures en conséquence, et n'a éprouvé aucune difficulté à réprimer ce commencement d'insurrection.

Puerto Cortez, 3 novembre.—Le général Manuel Bonilla a été élu à la présidence du Honduras, aux élections générales qui ont eu lieu dimanche, lundi et mardi.

Sur un total de 88,000 votants il a obtenu une majorité de 50,000 voix.

Le Dr Francisco Bogrande a été nommé vice-président de la République.

Le général Bonilla prendra la direction du pouvoir au commencement du mois de février à l'expiration du mandat du président provisoire Francisco Beltran.

Les Turcs ont repris les forts de Tripoli.

Berlin, 3 nov.—Les rapports suivant lesquels les Turcs auraient repris tous les forts extérieurs de Tripoli, sont confirmés de bonne source.

Les Italiens sont toujours maîtres des forts à l'intérieur de la ville.

L'ABEILLE
DE LA
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes
Edition Quotidienne.
Edition Hebdomadaire.
Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE
Pour les Etats-Unis, port compris :
$12 .. Un an | $6.... 6 mois | $3.....3 mois
Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :
15.15.. Un an | $7.55..6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE
Paraissant le Samedi matin
Pour les Etats-Unis, port compris :
$ 3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois
Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger
$4.05..Un an | $2.00..6 mois | $1.25..4 mois
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE
Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont leur droit. Les personnes qui veulent s'y abonner peuvent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX, ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton
—DE—
L'ABEILLE DE LA N. O.

No 20 Commencé le 3 octobre 1911

LE SAPHIR ROUGE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR JACQUES BRIENNE

PREMIERE PARTIE

DE L'AMOUR AU CRIME

X

Suite.

"Mangeon s'est servi du feuillet blanc de ma lettre. Je lui expliquerai encore par où l'assassin est parti. Dormeuil avait une clef de la petite porte.

"Toutes les présomptions accumulées contre mon mari tomberont et le système échafaudé par le juge d'instruction, par cet esprit prévenu s'écroulera comme un château de cartes.

"Alors, on vous rendra votre fils, ma mère.

"Mais moi, je le sais, j'aurai perdu mon mari.

"Je ne puis me tuer. J'ai un enfant, et je me dois à lui.

"Je tâcherai d'oublier, et d'être vaillante.

"Je trouverai un emploi de dactylographe dans une maison de commerce. J'y suis décidée, j'irai vivre à l'étranger, en Belgique. J'ai là une amie qui m'aidera à trouver une place.

La Bernarde protesta :

—C'est impossible, ma fille, absolument impossible.

—Ce n'est pas impossible puisqu'il le faut....

"Vous, ma mère, vous ne quitterez pas Jean, n'est-ce pas ? Ah ! ça, il faudra bien me le promettre parce que, voyez vous les premiers temps, il aura beaucoup de peine.

"Je vous le dis, c'est comme ça ; il ne faut pas m'en vouloir, parce que vous êtes la mère....

"Ça n'est pas de ma faute ; ça ne se commande pas l'amour.... Je vous expliquerai comment j'avais arrangé sa vie, afin que vous fassiez comme moi.

"Vous ôterez mes portraits, vous les ferez disparaître, ça vaudra mieux.... Vous ne lui parlerez pas de moi.... Jamais. Mais s'il en parle un jour, vous ne lui direz pas de mal de moi, n'est-ce pas ? Oh ! ça je vous le demande à genoux.

"Vous lui direz que j'étais une pauvre créature, bien coupable certes, mais aussi bien punie.

Lina joignit les mains et elle regarda la Bernard avec un regard rempli d'humilité et de contrition ; jamais sa beauté ne parut plus touchante.

Puis elle reprit :

—Je ne mérite pas, je vous le jure, un si cruel châtiment. J'ai aimé mon mari, de toute mon âme, en vraie femme, non en égoïste. Il se peut qu'on me condamne, mais Dieu, qui voit au fond des cœurs, me pardonnera.

A l'écouter, la vieille femme sentait refleurir en elle un peu de sa générosité native.

Elle sentait peu à peu sa sévérité s'adoucir.

Non, ce n'était pas une femme perverse cette Lina. Elle avait avoué ses fautes avec sincérité, se jugeant elle-même avec la sévérité qu'on connaît. Elle savait s'immoler, se sacrifier. Elle retournerait à l'oubli, au travail comme elle le disait.

C'était parler ça : la paysanne approuvait pleinement le raisonnement de sa belle-fille.

Ah ! si Jean n'avait pas été féru de sa femme point d'être idiot, elle eût laissé faire la jeune femme, la plaignant, certes, mais considérant comme trop juste la décision prise.

—Péché et châtiment se suivent de près, avait elle coutume de dire.

Mais il s'agissait de la vie de son fils.

Devait-elle dénoncer Dormeuil ?

Oui, certes.

Mais fallait-il confesser le passé de Lina ?

Non, non, c'était impossible.

Pendant qu'elle réfléchissait à toutes ces choses, la femme de son fils continuait :

—Si j'ai attendu, c'est que je croyais toujours qu'un hasard miraculeux livrerait le coupable à la justice, ou ferait éclater l'innocence de Jean, sans que je m'en mêle. Rien n'est venu ; j'ai maintenant perdu tout espoir et mon devoir s'impose à moi.

"Maintenant je sais qu'il faut que je parle.

"Adieu donc, ma mère. Je vous laisse, mais je voudrais bien avant de vous quitter qu'une parole de bonté sortît de votre bouche.

"Je sens peser sur moi votre ressentiment. Il est lourd à porter car je suis faible ; il m'accable car je suis malheureuse. Ne pourriez vous me pardonner avant que je disparaisse ? Il me serait doux de penser que la mère de mon mari me laisse aller en paix vers l'expiation.

Lina s'agenouilla aux pieds de la mère de Jean.

L'austérité de la paysanne avait tu les murmures de son cœur, mais la femme était vaincue.

Elle eut le cri qu'attendait Lina.

—Ma fille, dit-elle, ma fille, je vous pardonne et je vous plains !

Une larme roula sur sa joue ridée.

—Je commence à comprendre, dit-elle, pourquoi mon Jean vous aime tellement. Car il vous aime ma fille, à se périr pour vous. Et, comme vous dites, il n'y a rien à faire à cela.

"Mais la première chose de toutes, c'est qu'il ne meure pas et si vous parlez il se tuera.

Lina eut un geste de résolution farouche.

—Non, pour vous, il vivra....

Mais la Bernarde répondit :

—Je ne le sais point.... J'ai appris en quelques jours des choses que je ne savais pas et plus qu'en toute ma vie.... Je commence à croire que la vertu est bien mal récompensée en ce monde, et en pensant à ça je me dis que les jugements des hommes sont moins importants que je ne croyais.

"Autrefois, on m'aurait dit qu'un juge pouvait se tromper que je ne l'aurais point cru.

"Eh bien donc Jean est innocent, et il faudra bien tout de même que son innocence soit reconnue un jour. Pour le moment nous connaissons l'assassin, c'est déjà là une grosse affaire.

Elle prit un air de finesse.

—Faut être plus malin que les méchants !

—Que gagnerons-nous à ruser ?

—Je vais vous l'apprendre.

—Je n'ai pas confiance.

—Ecoutez-moi.... Dire la vérité, ma fille, ça n'est pas toujours dire tout ce qui est vrai.

Toute la duplicité ancestrale de l'homme des champs, obligé de se défendre contre le citadin qui l'exploite, était dans ces mots.

L'intonation avec laquelle ils furent prononcés eut fait honneur à la malice retorse d'un pur Normand de vieille roche.

—Moi, je ne suis pas faite ainsi, je vous assure, articula Lina ; on tais ou je parle....

"Si je vais chez le juge, je dirai tout. Ne serais je pas obligée d'affirmer de tout dire ? Pensez donc, sans cela, il ne me croirait pas. Une seule réticence, et tout serait perdu.

"Accuser un personnage comme Dormeuil, croyez-vous que ce soit tâche aisée ? Femme d'un accusé, quel poids aurait mon témoignage ?

Mais la Bernarde, dont l'intelligence était vive, avait mûri tout un plan et elle voulait le faire entrer dans l'esprit de sa belle fille.

Elle hocha la tête pour bien montrer que le raisonnement de sa bru ne l'avait pas convaincue.

Puis, d'une voix insinuante elle répliqua :

—Que de choses, Lina, songez donc, vous pouvez dire sans vous perdre ! Personne n'a encore pensé à se dire que ce Dormeuil maudit en ce monde et en l'autre avait une clef de la fabrique. En outre, n'avait-il pas plus d'intérêt que Jean à tuer M. Verdurel ?

"Voyez-vous, une fois le juge parti sur cette idée, il découvrira la vérité.

La jeune femme hocha la tête :

—Peut être, dit-elle. Enfin je m'inspirerai des circonstances, mais Jean ne doit pas rester sous les verrous.

"Adieu, je pars !

—Au moins, ma fille, supplia la paysanne épouvantée, faites promettre à ce juge de ne pas dévoiler ce qui vous concerne ! Demandez-lui le secret ! Jean en mourrait ?

—J'essaierai..... Adieu, ma mère, et priez pour moi.

—Ah ! laissez-moi vous accompagner au moins, implora la vieille femme.

—Impossible déclara Lina dans une exaltation froide ; je dois gravir seul mon calvaire. D'ailleurs votre présence me gênerait, vous le sentez bien vous-même.

La Bernarde pleurait.

—Allez donc, dit-elle, mais n'oubliez pas que les jours de mon pauvre enfant sont entre